



HAL
open science

Mussolini et les mots de la race

Antonin Guilloux, Stéphanie Lanfranchi, Élise Varcin

► **To cite this version:**

Antonin Guilloux, Stéphanie Lanfranchi, Élise Varcin. Mussolini et les mots de la race. Aramini, Aurélien; Bovo, Elena. La pensée de la race en Italie : du romantisme au fascisme, Presses universitaires de Franche-Comté, pp.169-184, 2018, Cahiers de la MSHE Ledoux. Archives de l'imaginaire social. hal-01768471

HAL Id: hal-01768471

<https://hal.science/hal-01768471>

Submitted on 17 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Illustration de couverture réalisée d'après :
Titre : Portrait de Musolino
Museo di Antropologia criminale « Cesare Lombroso », Turin (Italie)
© Photographie Gilles Abegg.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCHE-COMTÉ
N° 1425

Collection « LES CAHIERS DE LA MSHE LEDOUX »
dirigée par Philippe Barral
n° 33

Série « Archives de l'imaginaire social »
Responsables : Vincent Bourdeau et Edward Castleton
n° 5

MSHE Claude Nicolas Ledoux, USR 3124
30-32, rue Mégevand
25030 Besançon cedex

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCHE-COMTÉ – 2018
Mise en page et suivi éditorial : Marie Gillet

ISBN : 978-2-84867-621-0 – EAN : 9782848676210
ISSN : 2490-7545

LA PENSÉE DE LA RACE EN ITALIE

DU ROMANTISME AU FASCISME

sous la direction
d'Aurélien ARAMINI et Elena BOVO

*Ouvrage publié avec le concours du programme ANR Utopies 19,
ANR_2011_BSH3_010_02 et de la Maison des sciences de l'homme
et de l'environnement Claude Nicolas Ledoux*

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCHE-COMTÉ — 2018

Mussolini et les mots de la race

Antonin GUILLOUX
Stéphanie LANFRANCHI
Élise VARCIN

Dans cette contribution, nous souhaitons aborder la question fort débattue du racisme de Mussolini en nous attachant précisément à son lexique. Notre hypothèse de départ est que le choix des mots, leur sens et leur évolution dans les milliers de textes que Mussolini a écrits durant sa vie peuvent fournir des éléments de réflexion intéressants, s'ils sont soumis à l'examen rigoureux et systématique que nous offrent les instruments et les outils que nous avons mis en place à cet effet.

L'existence d'une pensée, et donc d'un lexique de la race chez Mussolini constitue un enjeu historiographique en soi, notamment après que Renzo De Felice a écarté la thèse d'un ancrage profond du racisme et de l'antisémitisme chez le dictateur italien. Pour l'historien du fascisme et célèbre biographe de Mussolini, celui-ci « n'a jamais été raciste, comme il n'a jamais été antisémite non plus », et il ne se serait déclaré tel que par opportunisme politique, au moment du rapprochement de l'axe Rome-Berlin, dans la seconde moitié des années 1930¹. Mussolini affirme en 1938, lors de la promulgation des lois raciales en Italie, qu'il *est* et qu'il *a été* raciste dès la fin de la Grande

1. Renzo De Felice soutient que : « Mussolini non era mai stato razzista e neppure antisemita, anche se ad un certo momento – per 'smentire' l'autenticità di quanto Ludwig gli aveva messo in bocca e per controbattere coloro che l'accusavano di esserlo diventato per imitazione o addirittura per le pressioni naziste – affermò di esserlo stato sin dagli anni del primo dopoguerra e riesumò a questo scopo alcuni suoi articoli del 1919-1922, che in realtà dimostravano solo che egli aveva condiviso alcuni luoghi comuni sull'ebraismo allora molto diffusi e oscillato tra diverse e contrastanti interpretazioni dell'ebraismo stesso », (« Mussolini n'avait jamais été raciste, ni même antisémite, bien qu'il ait, à un certain moment – pour « démentir » les propos que Ludwig lui avait attribués et pour répondre à ceux qui l'accusaient de l'être devenu par imitation, voire même sous les pressions des nazis – affirmé qu'il l'avait été dès les premières années de l'après-guerre, et bien qu'il ait ressorti à cet effet des articles de 1919-1922. En réalité ces derniers prouvaient seulement qu'il avait partagé des lieux communs sur le judaïsme encore fort répandus et qu'il avait hésité entre des interprétations différentes et opposées du judaïsme »), DE FELICE Renzo, 1965, *Mussolini il duce, Lo Stato totalitario, 1936-1940*, Turin, Einaudi, p. 312-313.

Guerre. À cette occasion, il cite des textes écrits près de vingt ans plus tôt, avant sa prise du pouvoir en 1922, où il affirme avoir exprimé clairement une pensée et un lexique racistes. Mais ces déclarations ne sont, pour De Felice, qu'autant de tentatives *a posteriori* de redessiner son parcours idéologique et de réécrire son propre discours sur la race comme si celui-ci avait été linéaire et cohérent tout au long des décennies.

Or, c'est bien à la discontinuité et à l'incohérence, voire à la contradiction, que sont confrontés tous ceux qui étudient sur le long terme la production de Mussolini sur les questions liées à la race, quelle que soit, *in fine*, la conclusion de leurs recherches. Une discontinuité et une incohérence qui se lisent d'abord – et c'est bien là le point qui nous intéresse – dans les mots, avant de se traduire par des actes politiques. Si, prenant ses distances par rapport à la position soutenue par De Felice, l'historien et biographe australien de Mussolini, Richard Bosworth, déclare qu'il existe bien un racisme personnel de Mussolini, il le qualifie toutefois d'« incohérent (*inconsistent*), discontinu (*erratic*) et non-scientifique (*unscientific*) »².

Plus récemment, l'historien Giorgio Fabre a qualifié d'« autophilologie mussolinienne » cette opération particulière par laquelle le *duce* du fascisme procède à la relecture de ses propres textes à la fin des années 1930, pour se laver du soupçon d'un racisme superficiel et tardif, d'un racisme d'emprunt imitant le modèle nazi. Mussolini revendique alors la paternité d'un discours raciste fondé sur des arguments biologiques³. Pourtant, si Fabre pointe le caractère fallacieux et contradictoire de cette « autophilologie », insistant à son tour sur la discontinuité et l'incohérence du lexique mussolinien de la race, il arrive à une conclusion très différente quant au racisme de Mussolini. Il soutient – contre Bosworth, et plus encore contre De Felice – la thèse d'un Mussolini qui aurait été raciste, et notamment antisémite, dès les premières années de sa jeunesse, et qui le serait ensuite resté, de façon constante. L'essentiel des recherches menées par Fabre se concentre sur la première partie de la vie de Mussolini, l'objectif de l'historien étant de démontrer à quel point l'antisémitisme est ancré non seulement dans sa culture originelle et dans son entourage familial, mais aussi dans les cercles politiques où le jeune socialiste accomplit sa formation idéologique, d'abord en Romagne, puis en Suisse et à Trente où il s'exile dans les premières années du xx^e siècle. En décrivant les premiers milieux dans lesquels Mussolini évolue, ainsi que ses lectures, Fabre tente d'identifier l'influence précoce et durable qu'ont eue sur sa pensée les théories de la race élaborées au xix^e siècle, mais aussi l'antisémitisme diffus parmi les personnes qu'il fréquente et dans les textes qu'il lit.

La thèse de Fabre suscite quelques réserves au sein de l'historiographie italienne actuelle, mais elle a le mérite de poser une question essentielle, celle d'un racisme sédimenté, assimilé tout au long de la formation culturelle et politique du jeune Mussolini socialiste. Elle rejoint donc une conception particulière et plus capillaire du racisme, que nous retrouvons également dans l'analyse que Mauro Raspanti a récemment proposée pour illustrer la diffusion du « mythe aryen » dans la culture italienne de fin de siècle. Raspanti reprend la distinction faite par Theda Skopcol, invitant à

2. « Mussolini's own racism existed, but was inconsistent, erratic, 'unscientific', never possessing the rigor which might have made him a good recruit for the SS », BOSWORTH Richard, 2010 [2002], *Mussolini*, Londres, Bloomsbury, p. 15.
3. FABRE Giorgio, 2005, *Mussolini razzista. Dal socialismo al fascismo: la formazione di un antisemita*, Milan, Garzanti.

considérer le racisme moins comme une idéologie, que comme un « idiome culturel »⁴. C'est un modèle interprétatif qui s'avère d'une grande richesse dans une étude comme la nôtre, fondée sur la manière dont les mots de la race – y compris les mots des autres qui finissent par devenir les siens – s'inscrivent dans la longue durée et dans les fils du texte mussolinien, avant de devenir les termes d'une idéologie, d'une propagande et d'une politique.

Si nous nous attachons à les étudier objectivement et intégralement, sans tomber dans la tentation de « l'autophilologie », de l'oubli volontaire et de la réécriture, les mots de Mussolini peuvent nous permettre de mieux mesurer la prégnance de cet « idiome culturel » raciste, mais aussi de mieux en déceler les formes et les sources, les assimilations, les permanences et les variations. Ils peuvent également nous permettre de comprendre si le lexique de la race relève principalement, chez Mussolini, d'un racisme spirituel, fondé sur une mystique de l'État et sur l'idée d'une mission universelle et universaliste de l'Italie, comme le pense Emilio Gentile, ou s'il repose aussi – voire surtout, comme le suggèrent à la fois Giorgio Fabre et Aaron Gillette⁵ – sur une base scientifique et biologique.

Notre hypothèse de travail est que, en leur appliquant des outils d'analyse spécifiques et nouveaux, les mots de Mussolini peuvent nous « dire », ou du moins nous aider à entendre si et depuis quand Mussolini était raciste, et aussi de quoi son racisme était fait. Dans cet objectif, nous avons soumis les textes de Mussolini écrits entre 1898 et 1945 à une analyse informatique et statistique⁶, en utilisant deux programmes qui interrogent le corpus de deux manières profondément différentes. Le premier nous permet d'établir, à partir d'une liste de questions et de termes qui nous paraissent directement pertinents, comment est employé un mot dans le corpus de Mussolini : combien de fois il est utilisé, dans l'absolu et proportionnellement aux périodes précédentes et suivantes, ou par rapport à d'autres termes, équivalents ou de sens contraire.

4. La distinction entre idéologie et idiome culturel est ainsi établie par Theda Skocpol : « I prefer to reserve the term 'ideology' for idea systems deployed as self conscious political arguments by identifiable political actors. Ideologies in this sense are developed and deployed by particular groups of alliances engaged in temporally specific political conflicts or attempts to justify the use of state power. Cultural idioms have a longer-term, more anonymous, and less partisan existence than ideologies. When political actors construct ideological arguments for particular action-related purposes, they invariably use or take account on available cultural idioms, and those idioms may structure their arguments in partially unintended ways. Yet they may also develop new ideological arguments in response to the exigencies of the unfolding political struggle itself », SKOCPOL Theda, 1994, *Social revolutions in the modern world*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 204. Mauro Raspanti reprend la notion d'*idioma culturale* dans son texte « Il mito ariano nella cultura italiana fra Otto e Novecento », RASPANTI Mauro, 1999, « Il mito ariano nella cultura italiana fra Otto e Novecento », in BURGIO Alberto (dir.), *Nel nome della razza*, Bologne, Il Mulino, p. 77.
5. GILLETTE Aaron, 2002, *Racial Theories in Fascist Italy*, London/New York, Routledge. Gillette et Fabre se sont particulièrement intéressés aux pages de Gobineau, Lapouge, Chamberlain, Darwin, Lamarck, Alfredo Niceforo et Giuseppe Sergi que le jeune Mussolini a lues, et soutiennent qu'elles ont influencé sa pensée dès les années 1910.
6. Nous avons procédé à la numérisation de l'édition de l'*Opera omnia* de Mussolini, établie par Edoardo et Duilio Susmel à partir des années 1950. Pour la question qui nous intéresse ici nous avons établi notre corpus à partir des 35 premiers volumes de l'*Opera omnia* qui comprennent la quasi-totalité de la production de Mussolini entre 1898 et 1945, de ses articles et discours aux romans, nouvelles et écrits biographiques en passant par les textes administratifs. En revanche nous n'avons pas intégré la correspondance privée, ni celle de ces 35 premiers volumes, ni celle qui a été rassemblée dans les volumes d'annexes suivants, afin de ne conserver que les textes ayant eu une audience relativement large. L'ensemble de ces écrits représente un corpus d'environ 6 000 textes et de plus de 4 millions de mots.

Il s'agit là des techniques dites de « textométrie », qui ont déjà été employées avec d'excellents résultats, notamment par des chercheurs en histoire et en sciences politiques⁷ mais qui, pour autant que l'on sache, n'ont encore jamais été appliquées à l'œuvre de Mussolini⁸.

Le second programme, quant à lui, nous permet d'interroger notre corpus « à l'aveugle » : c'est une technique nouvelle, directement inspirée de la nouvelle génération des études statistiques, qui appliquent ces méthodes aux *Big Data* informatiques, pour appréhender une très grande masse de données. Dans ce cas, la sémantique est totalement mise de côté dans un premier temps, et l'on ne considère de chaque mot que ses fréquences d'apparition dans les textes. L'hypothèse sous-jacente est que la masse des données – ici le nombre de textes – compensera la grossièreté du modèle ; autrement dit, que la simple comparaison des apparitions des mots dans les 6 000 textes fournira assez d'informations pour comprendre les relations entre les mots et les regrouper de manière sémantiquement significative. L'analyse que nous faisons porte le nom de modélisation par thème – *topic modeling*. Nous utilisons un algorithme classique de ces études statistiques – appelé NMF (*non-negative matrix factorization*) – qui permet de regrouper les mots quand leurs fréquences ont un profil statistique similaire. Au terme de cette opération, nous avons obtenu 120 groupes de mots, formés sur un critère uniquement statistique. En les étudiant, nous constatons que le résultat est probant : la sémantique est « retrouvée », en ce que ces groupes de mots font « sens ». Nous avons pu reconnaître chacun de ces 120 groupes comme un thème « sémantique » et lui attribuer un titre⁹.

Grâce à ces 120 thèmes nous pouvons interroger notre corpus de manière originale : on peut, par exemple, étudier l'évolution chronologique et la prédominance, à certaines périodes, d'un thème, ou d'un ensemble de thèmes très proches du point de vue sémantique ; ou encore, en renversant la perspective, observer dans quels thèmes apparaît de manière significative un mot déterminé. Bien entendu, cet outil statistique ne remplace pas l'étude « classique » des textes, ni n'entend concurrencer l'analyse textométrique, par rapport auxquelles il se révèle complémentaire. Comme nous le verrons, il permet de profiter d'une perspective globale sur les évolutions thématiques des mots chez Mussolini, et de tisser parfois des liens inattendus entre différents textes et problématiques.

Lorsqu'elles sont associées, ces trois approches du texte mussolinien (classique, textométrique et statistique) apportent un éclairage nouveau et fécond sur les deux principales interrogations historiographiques que nous avons évoquées : l'existence et la continuité d'un racisme chez Mussolini, d'une part, et la nature de ce racisme,

7. Nous renvoyons en particulier aux travaux pionniers de Damon Mayaffre sur les discours présidentiels en France sous la V^e République. Voir, par exemple, MAYAFFRE Damon, 2012, *Le Discours présidentiel sous la V^e République. Chirac, Mitterrand, Giscard, Pompidou, de Gaulle*, Paris, Presses de Sciences Po.

8. Pour cette recherche sur le lexique de la race, nous avons utilisé en particulier le logiciel libre TXM développé par une équipe de chercheurs et d'ingénieurs de l'ENS de Lyon.

9. Présentons brièvement un exemple d'identification d'un thème. Les dix mots les plus importants d'un des groupes sont *milione, anno, popolazione, natalità, cifra, abitante, demografico, nato, città, mille*. Nous lui avons attribué le titre *Demografia*. Nous avons identifié de la même manière les 120 thèmes fournis par le programme dont la liste et les évolutions chronologiques sont consultables sur le site du laboratoire Triangle (UMR 5206). Pour l'explication mathématique de la construction des thèmes nous renvoyons à l'article de GUILLOUX Antonin, « Topic modeling for Mussolini's Opera Omnia », à paraître.

biologique ou plutôt spirituel, d'autre part. Nous exposerons nos résultats en illustrant d'abord l'influence des théories de la race et du racisme biologique sur le lexique de Mussolini, et ensuite en étudiant plus précisément les mots de l'antisémitisme chez Mussolini.

I. Les théories de la race et le racisme biologique

C'est dans son texte *Il pangermanismo teorico*, destiné à devenir le premier chapitre du traité *Il Trentino visto da un socialista*, publié en 1911, que Mussolini aborde pour la première fois les théories de la race. Il le rédige pour les éditions de *La Voce*, en suivant largement les indications de Prezzolini, qui portent autant sur l'écriture que sur les lectures préalables¹⁰. Il est ainsi amené à lire, à cette période, les ouvrages des principaux théoriciens du pangermanisme – Chamberlain, Lapouge, Woltmann, Gobineau – dont il analyse longuement les thèses dans son texte¹¹. À quel point cette lecture a-t-elle laissé une trace durable chez le jeune socialiste, et à quel point a-t-elle constitué un socle idéologique sur lequel les mesures raciales de la fin des années 1930 ont pu venir se greffer ? : c'est la question à laquelle nos outils peuvent apporter quelques éléments de réponse.

Les analyses textométriques du corpus de Mussolini nous permettent tout d'abord de vérifier, en dressant un relevé précis des occurrences, que la rédaction de ce premier chapitre constitue un *unicum* du point de vue lexical. En effet, à partir de 1912, Mussolini ne cite plus les théoriciens de la race : leurs noms ne reviennent ni pendant la guerre, ni lors de la mise en place du régime fasciste, ni au moment du rapprochement avec l'Allemagne, ni même au moment de la mise en place des lois raciales¹². Ce silence ne signifie pas qu'il faille exclure une influence plus souterraine de ces auteurs sur la pensée de Mussolini, mais nous pouvons en tout état de cause affirmer qu'ils ne font pas partie de son cadre de référence explicite sur la question de la race après 1912.

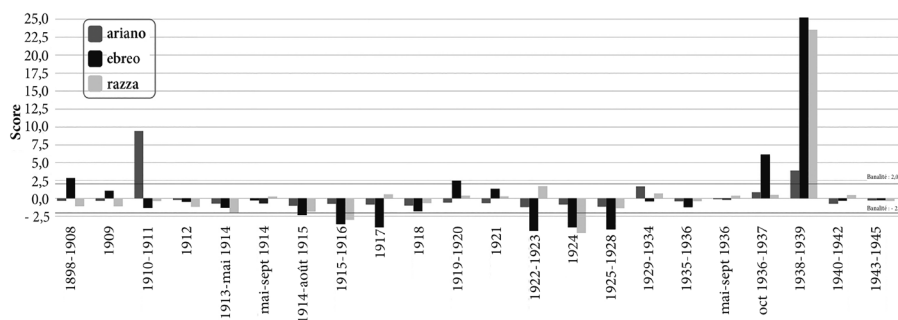
10. Mussolini a également publié une première version de *Il Pangermanismo teorico*, sous la forme d'un article indépendant, publié dans le journal suisse *Pagine libere* en 1910. Dans son étude, Giorgio Fabre s'appuie essentiellement sur cette version, car il considère qu'elle reflète plus fidèlement la pensée de Mussolini – le texte contenu dans le traité *Il Trentino visto da un socialista* ayant été amplement « corrigé » par Prezzolini, qui en aurait réduit, voire renversé, les propos racistes. Nous avons comparé attentivement les deux versions du texte, et elles nous sont apparues très largement similaires : les passages qui ont subi des transformations ne semblent pas indiquer un revirement majeur dans l'évaluation – sévère et critique en l'occurrence – des théories racistes.

11. Dans une lettre de juin 1910 adressé à Prezzolini, Mussolini écrit : « la locale biblioteca non ha le opere del Chamberlain (*Le basi del XIX° secolo*) e di Woltmann (*I germani e la rinascenza italiana*), ma le ho fatto richiedere » (« La bibliothèque locale ne possède pas les œuvres de Chamberlain [*Les bases du XIX° siècle*] et de Woltmann [*Les germains et la renaissance italienne*], mais j'en ai fait la demande). Quelques mois plus tôt, en janvier 1910, Mussolini demandait à Prezzolini des conseils de lectures pour approfondir son étude du pangermanisme : « mi dia pure tutte le necessarie indicazioni bibliografiche per completare le notizie sul pangermanismo e possibilmente anche i volumi, perché qui non c'è modo di procurarseli » (« Je vous saurais gré de me donner toutes les références bibliographiques nécessaires pour compléter les informations sur le pangermanisme et, si possible, les volumes aussi, car ici il n'y a pas moyen de se les procurer »). Voir MUSSOLINI Benito, 1951-1978, *Opera Omnia, Appendice II, Carteggio I* [dirigé par Eduardo et Duilio Susmel], vol. 38, Florence, Le Fenice, p. 12-14.

12. Les seules occurrences postérieures à 1912 que nous ayons rencontrées ne se trouvent pas dans l'*Opera Omnia* de Mussolini mais dans les entretiens avec Ludwig, qui rapporte assez librement les propos du dictateur tenus en 1932. Rappelons toutefois que dans ces entretiens, Mussolini aurait exprimé un avis très critique à l'égard de ces auteurs, et en général à l'égard des théories du pangermanisme.

Poursuivons l'analyse textométrique en nous concentrant sur les noms communs. On constate alors que *Il pangermanismo teorico* contient également les premières occurrences des termes *ariano* et *razza ariana*. Ils y font une apparition polémique : dans son traité Mussolini critique fermement ces théories pangermanistes et invalide, au passage, la légitimité de toute définition biologique de la race. Giorgio Fabre donne pourtant une interprétation particulière de ce texte, dans la mesure où il considère que même si Mussolini y dénonce ouvertement les thèses pangermanistes, à cette occasion il les assimile et se saisit durablement de la question de la race. Pour Fabre, non seulement Mussolini utilise dorénavant le terme *razza* dans son acception biologique, mais il lui donne aussi une acception antisémite, en réaffirmant l'opposition entre *ariano* et *ebreo*. Étudions et comparons la répartition chronologique des occurrences des trois termes *razza*, *ariano* et *ebreo* dans le corpus (fig. 1)¹³. Pour le terme *ariano*, nous identifions aisément deux « pics » : en 1911 et en 1938, Mussolini a employé ce mot beaucoup plus qu'à son habitude.

Figure 1. Analyse textométrique (scores de spécificité) de *ebreo*, *ariano* et *razza*



Le premier pic correspond à l'année 1911, lorsque Mussolini, expulsé de Trente, est de retour à Forlì où il rédige le traité *Il Trentino visto da un socialista*. Le second pic correspond à une période beaucoup plus tardive, celle des lois raciales italiennes. Notons qu'en 1938, la surutilisation du terme *ariano* – par rapport à l'usage moyen qu'en fait Mussolini pendant toute sa carrière – correspond également à un suremploi des termes *ebreo* et *razza*. Ces données nous permettent de conclure que dans les textes de 1938, *ariano* et *ebreo* sont effectivement utilisés en même temps, en opposition l'un à l'autre, car les lois raciales contre les Juifs sont présentées comme une manière de préserver la race aryenne. Or, la race aryenne est aussi, pour Mussolini, la race des Italiens, comme il le rappelle devant le conseil national du PNF, le 25 octobre 1938 :

Bisogna mettersi in mente che noi non siamo camiti, che non siamo semiti, che non siamo mongoli. E allora, se non siamo nessuna di queste razze, siamo

13. Le score de la figure 1 est relié aux nombres d'apparitions du terme dans les textes de la période concernée : plus ce score est élevé, plus le terme apparaît fréquemment. Si ce score est négatif, cela signifie que ce terme apparaît avec une fréquence moindre que la fréquence moyenne sur tout le corpus.

evidentemente ariani e siamo venuti dalle Alpi, dal nord. Quindi siamo ariani di tipo mediterraneo, puri¹⁴.

La situation est différente en 1911. Le premier pic d'utilisation du terme *ariano* ne correspond pas à un usage important des mots *ebreo* et *razza*. Contrairement à ce qu'affirme Fabre, en 1911 Mussolini n'emploie pas (encore) *ariano* en opposition à *ebreo*. Les théories de la race et le mythe aryen, s'ils font peut-être partie de la culture et de l'idiome culturel de Mussolini, ne nourrissent pas pour autant un discours anti-sémite, comme ils le feront, en revanche, à la fin des années 1930. En 1938 Mussolini considère que la race aryenne englobe le type *mediterraneo*, et il emploie *ariano* pour qualifier les Italiens (« noi siamo ariani di tipo mediterraneo, puri »), dans un discours de discrimination raciale qui vise les Juifs. En revanche, dans le lexique de Mussolini en 1911, *ariano* équivalait à *nordico* et à *germanico* et il est utilisé en opposition non pas à *ebreo*, mais à *mediterraneo*. À ce moment-là Mussolini emploie *ariano* au sein d'un discours de discrimination raciale qu'il condamne, parce qu'il vise les Italiens. Mussolini a d'ailleurs été personnellement visé par cette discrimination raciale, quelques années auparavant, lorsqu'il avait émigré en Suisse. Emil Ludwig l'interroge en 1932 sur cet épisode, qui n'a peut-être pas été traumatisant, mais sans doute humiliant, et il rapporte les propos suivants :

- À 20 ans, il paraît qu'un jour vous avez été arrêté par la police à Zurich, et passé à l'anthropométrie ?
- À Berne.
- Est-il vrai que, de rage d'avoir dû passer sous la toise, vous avez crié : « La vengeance viendra ! ».
- C'est vrai, dit-il. Ce furent des coups de marteau sur mon caractère, qui me forgèrent plus rudement et me furent plus utiles que mes adversaires s'en doutaient¹⁵.

L'analyse textométrique permet donc d'invalider la thèse de Fabre selon laquelle il y aurait continuité, et pas rupture dans la conception des théories de la race chez Mussolini, entre la période de *Il pangermanismo teorico* et celle des lois raciales. Cette rupture est notamment illustrée par le glissement du sens de *ariano* qui passe d'une signification exclusive à une signification inclusive à l'égard des Italiens.

Au début des années 1930, au moment où il observe encore avec une grande méfiance l'ascension d'Hitler, Mussolini accorde à Emil Ludwig – un Juif allemand très critique à l'égard du nazisme – ces entretiens où il affronte la question du fondement biologique ou spirituel du racisme. D'après les propos rapportés par Ludwig, Mussolini aurait revendiqué le racisme spirituel du fascisme et son aspiration universaliste, qu'il aurait opposés fermement et frontalement à la tradition pangermaniste et à l'antisémitisme nazi. Six ans plus tard, en 1938, il affirme pourtant, avec un certain aplomb, qu'il a toujours envisagé la dimension biologique du problème de la race et que, d'ailleurs, même d'un point de vue lexical, il a toujours eu soin de distinguer,

14. « Il faut se mettre en tête que nous ne sommes pas chamites, que nous ne sommes pas sémites, que nous ne sommes pas mongols. Et alors, si nous ne sommes aucune de ces races, nous sommes évidemment aryens et nous sommes arrivés par les Alpes, par le nord. Nous sommes donc des Aryens de type méditerranéen, purs », MUSSOLINI Benito, *Opera Omnia*, op. cit., vol. 29, p. 190.

15. LUDWIG Emil, 1932, *Entretiens avec Mussolini* [trad. de l'allemand par Raymond Henry], Rome, Albin Michel, p. 219.

d'une part, le mot *razza* dans son acception biologique et, d'autre part, des termes aux connotations plus générales, plus culturelles, tels que *stirpe* ou encore *schietta*.

Io ho parlato di razza ariana nel 1921, e poi sempre di razza. Ho parlato [...] una o due volte solo di stirpe, evidentemente alludendo alla razza. E quindi ho respinto le parole schietta, genere umano, ecc., e altre parole che sono troppo evanescenti. Ed ho parlato di uomini vivi di carne ed ossa. Per il Papa le anime non hanno un colore, ma per noi i volti hanno un colore¹⁶.

Mussolini pratique l'« autophilologie » dont nous parlions en introduction, en laissant entendre qu'il aurait été rigoureux dans l'emploi d'un lexique propre au racisme biologique, distinct du lexique propre au racisme spirituel. En étudiant le détail des occurrences, pourtant, on ne peut que constater qu'il est assez éloigné de la rigueur qu'il revendique, et qu'il a longtemps utilisé ces différents mots de manière quasiment équivalente. Giorgio Fabre déjà le constat de cette indistinction lexicale dans son ouvrage, tout en rappelant qu'elle n'est pas l'apanage de Mussolini. Il rappelle, par exemple, que même dans la langue officielle de la loi, au moment où la nouvelle Italie coloniale se dote d'un appareil législatif, les termes de *razza* et *stirpe* sont utilisés indistinctement. On pourrait également rappeler que dans l'Italie fasciste de 1925, lorsque Nicola Pende fonde l'Istituto biotipologico à Gênes, il le fait dans l'intention de surveiller l'évolution, au sens strictement biologique, de la race *italica*, mais qu'il choisit pourtant de qualifier son nouvel institut d'*osservatorio della stirpe*, et non de la *razza*. Il nous faut donc admettre que, dans le détail des occurrences, nous trouverons des incohérences et des exceptions dans l'usage des termes qui, manifestement, chez Mussolini comme chez ses contemporains, n'est pas aussi rigoureux qu'ils peuvent l'affirmer. Partant de ce constat, l'analyse textométrique du lexique de la race chez Mussolini ne semble pas pouvoir nous aider à distinguer un lexique propre au racisme biologique, d'un lexique propre au racisme spirituel.

En ce sens, il nous est apparu opportun d'envisager cette question en adoptant un point de vue plus global, en faisant appel aux outils statistiques, qui permettent d'identifier les tendances générales plutôt que d'illustrer le détail d'une exception. Nous avons donc étudié de près les résultats obtenus à travers l'élaboration des 120 thèmes statistiques, et nous avons demandé au programme de nous indiquer, sous la forme d'un camembert, dans quels thèmes les mots qui nous intéressaient – notamment *razza*, *stirpe*, *ebreo* – étaient particulièrement présents, voire surreprésentés par rapport aux autres mots du corpus¹⁷.

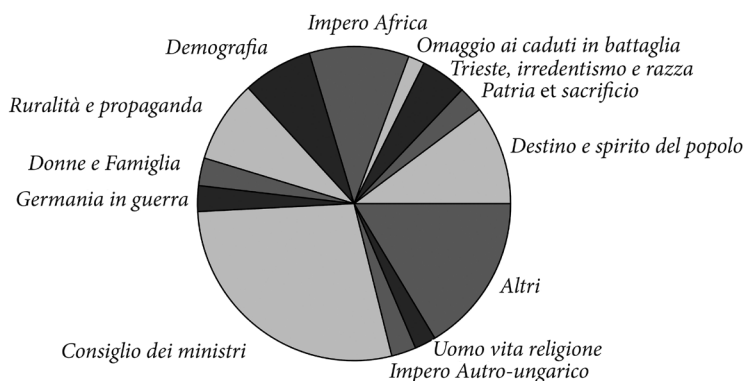
Parmi les thèmes dans lesquels le mot *razza* est très présent – au sens où il fait partie des mots les plus importants –, nous pouvons identifier trois grandes catégories de thèmes (voir la fig. 2) :

16. « J'ai parlé de race aryenne en 1921, et ensuite toujours de race. J'ai parlé [...] une fois ou deux seulement de lignée en faisant évidemment allusion à la race. Et j'ai donc écarté les mots souche, genre humain, etc., et d'autres mots qui sont trop évanescents. Et j'ai parlé d'hommes vivants, en chair et en os. Pour le Pape les âmes n'ont pas de couleur, mais pour nous les visages ont une couleur », MUSSOLINI Benito, *Opera Omnia*, op. cit., vol. 29, p. 190.

17. Plus la part du thème est grande dans le camembert, plus le mot est important dans le thème. Seuls sont représentés dans ce graphique les thèmes où le mot étudié apparaît de manière significative.

- une première catégorie de thèmes qui renvoient à une conception biologique et scientifique du racisme, tels que *demografia*¹⁸, *ruralità e propaganda*¹⁹, ou encore *donne e famiglia*²⁰ ;
- une deuxième catégorie de thèmes relevant d'un discours beaucoup plus proche du racisme spirituel et universaliste, comme *destino e spirito del popolo*²¹, ainsi que *patria e sacrificio*²² et *Italiani e stranieri*²³ ;
- la troisième catégorie de thèmes, enfin, est liée à la guerre et à sa propagande, tels que *Impero Africa*²⁴, *Trieste, irredentismo e razza*²⁵ et *Germania in guerra*²⁶.

Figure 2. Analyse statistique de l'importance de razza dans les thèmes



Notre outil d'analyse permet également de mesurer le poids relatif, sur le long terme, de chacune de ces trois catégories dans les écrits de Mussolini, par rapport à

18. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *milione, anno, popolazione, natalità...*
19. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *rurale, terra, contadino, casa, città, colono...*
20. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *donna, femminile, famiglia, madre, casa...*
21. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *popolo, spirito...*
22. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *patria, fede, cuore, sacrificio...*
23. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *italiano, straniero, tutto, storia, volontà, destino...*
24. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *impero, africa, centrale, annuale, nuovo, italiano...*
25. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *Trieste, triestino, sloveno, città, slavo, Trentino, Trento, Gorizia, Venezia, porto, nazionalità, Carso, nazionale, comunicazione, mare, confine, diritto, ardito, Oberdan, lavoratore, adriatico, opuscolo, irredentista, cecoslovacchia, monfalcone, razza...*
26. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *tedesco, kaiser, germania, germanico, adige, offensiva, confine, nemico...*

l'ensemble des 120 thèmes statistiques, et d'en définir l'évolution chronologique (voir les fig. 3 à 5)²⁷.

Figure 3. Analyse statistique (évolution chronologique) pour les trois thèmes du racisme biologique

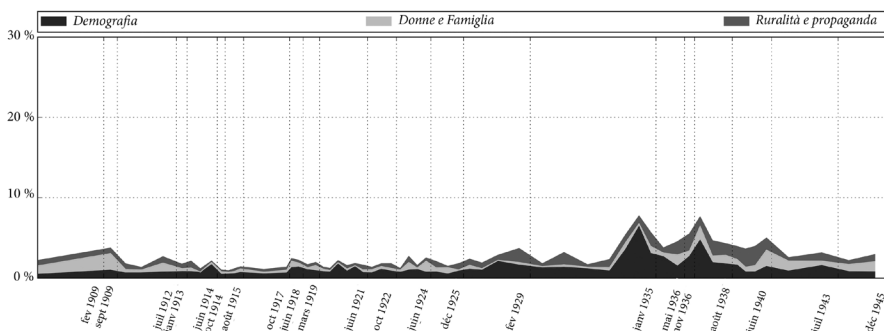


Figure 4. Analyse statistique (évolution chronologique) pour les trois thèmes du racisme spirituel

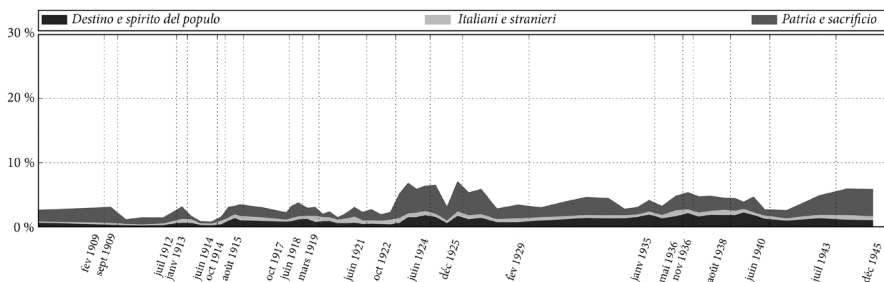
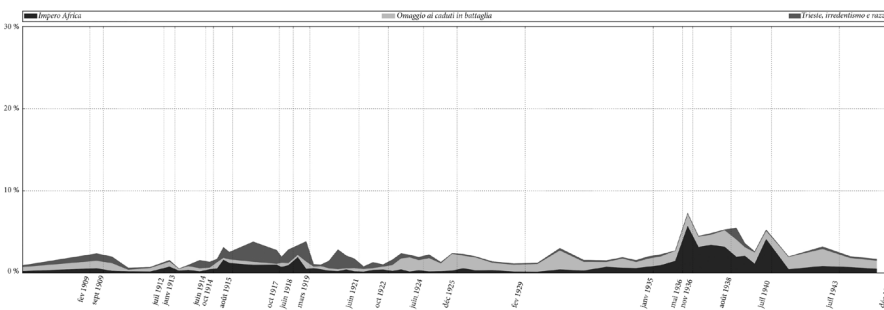


Figure 5. Analyse statistique (évolution chronologique) pour les trois thèmes du racisme guerrier



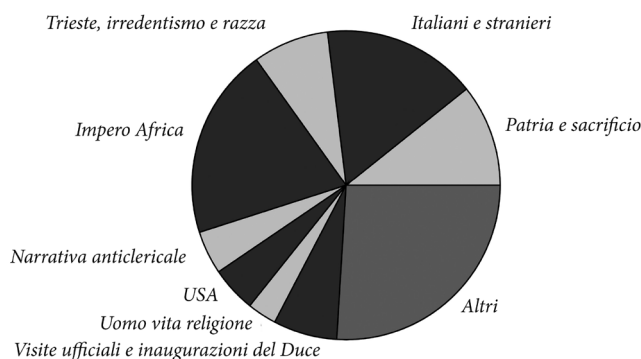
27. Dans ces graphiques, l'épaisseur de la couche associée à chacun des thèmes indiqués dans la légende donne à voir son importance relative (calculée en pourcentage) par rapport aux 119 autres thèmes.

Si on compare les graphiques illustrant l'évolution de ces thèmes dans le temps, on constate que les trois thèmes rattachés au racisme biologique connaissent certes un regain certain à partir de 1935, mais que les trois catégories des thèmes du racisme – biologique, spirituel et guerrier – sont toutes présentes dans la longue durée du discours mussolinien. L'analyse statistique nous confirme donc qu'autant les thèmes du racisme biologique que ceux du racisme spirituel sont présents dès les premiers écrits de Mussolini : ni le traité sur le pangermanisme de 1911, ni la date de 1921 indiquée par Mussolini ne constituent des tournants dans la compréhension mussolinienne du mot « race ». Il apparaît au contraire que la tension entre racisme biologique et racisme spirituel a toujours existé dans le discours de Mussolini à travers l'usage qu'il fait du terme *razza*.

Les thèmes qui composent la catégorie du racisme guerrier – également présents sur l'ensemble de la carrière de Mussolini et plus particulièrement au moment des guerres – recoupent eux aussi les dimensions biologique et spirituelle de *razza* : il s'agit de thèmes qui renvoient à la fois à un discours sur la vocation universaliste de l'Italie et aux temporalités et enjeux du racisme biologique (et plus précisément colonial) comme c'est le cas du thème *Impero Africa*.

Il en va autrement pour les autres mots du lexique de la race chez Mussolini, pour lesquels il est, en revanche, possible de procéder à un clivage entre racisme spirituel et biologique. Le terme *stirpe* n'est surreprésenté dans aucun des thèmes relevant du racisme biologique, alors qu'il l'est dans les thèmes du racisme spirituel, tels que *patria e sacrificio* et *Italiani e stranieri*, et dans les thèmes de propagande guerrière, tels que *Impero e Africa* et *Trieste, irredentismo e razza* (voir la fig. 6). On remarque, par ailleurs, que *stirpe* est également surreprésenté dans des thèmes de jeunesse, que nous pourrions qualifier de littéraires, où est illustrée l'expérience de Mussolini comme auteur de fiction romanesque, tels que *narrativa anticlericale* et *uomo vita religione*²⁸.

Figure 6. Analyse statistique de l'importance de *stirpe* dans les thèmes



Ainsi, en dépassant les occurrences individuelles et en envisageant la question d'un point de vue statistique, « l'autophilologie » mussolinienne ne paraît-elle plus

28. Titre que nous avons attribué au thème statistique dont les mots les plus utilisés sont : *uomo, vita, morale, tutto, umano, cosa, mondo, storia, spirito...*

aussi dépourvue de fondements, aussi fantasque que le prétend Giorgio Fabre. Effectivement, d'un point de vue statistique, *stirpe* n'est pas un mot du racisme biologique, mais un mot que Mussolini a utilisé surtout dans sa jeunesse, dans des écrits à vocation plus littéraire, et qu'il emploie, par la suite, dans une définition spirituelle du racisme, et plus souvent encore comme synonyme de *nazione* ou de *popolo*. En définitive, la statistique confirme en partie les lignes un peu grossières de l'autophilologie mussolinienne, en démontrant que *stirpe* appartient bien au lexique du racisme spirituel tandis que *razza* appartient à la fois au lexique du racisme spirituel et à celui du racisme biologique. Qu'en est-il des autres mots de la race, et en particulier de *ebreo* et *ariano* ? L'étude textométrique et statistique des mots de l'antisémitisme dans le discours de Mussolini renforce-t-elle cette tension entre les deux dimensions – biologique et spirituelle – du discours de Mussolini sur la race ou bien, au contraire, permet-elle de rattacher l'antisémitisme à la seule acception biologique de la race ?

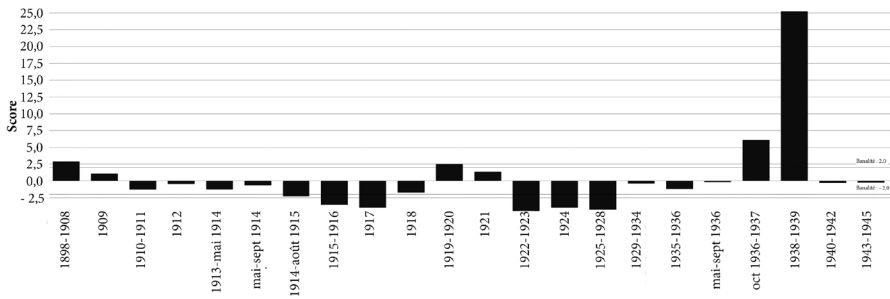
II. Antisémitisme

Comme nous l'avons vu, avant le moment des lois raciales, l'utilisation de *ebreo* n'est pas corrélée à celle de *ariano*. Il n'en reste pas moins que si *ariano* est un terme d'abord très rare chez Mussolini, les termes qui se rapportent au judaïsme comme *ebreo*, *semita* ou *giudaico* sont en revanche présents et de manière stable dès le début de sa production. Ce constat semblerait conforter la thèse d'un Giorgio Fabre pour qui l'antisémitisme de Mussolini serait la première et la plus profonde manifestation de son racisme, mais nous avons souhaité l'affiner, en cherchant à comprendre, à travers l'analyse textométrique et statistique, de quelle manière est utilisé ce lexique, quand et comment il se sédimente dans le discours politique de Mussolini.

Si l'on analyse la répartition chronologique des occurrences du terme *ebreo*²⁹ (voir la fig. 7) dans notre corpus, on note qu'il est suremployé à trois moments différents : pendant la jeunesse de Mussolini, puis au moment de la fondation des Faisceaux de combat en 1919, et enfin, – comme on pouvait s'y attendre – au moment du rapprochement avec l'Allemagne et de la promulgation des lois raciales. En revanche il est *sous-employé* pendant la Première Guerre mondiale et plus largement encore *sous-employé* pendant toute la période qui s'étend de 1923 à mai 1936 (hormis au moment de la signature des accords du Latran où il connaît un certain regain). La référence aux Juifs n'est donc pas une constante du discours de Mussolini, elle est au contraire caractéristique de trois moments – la formation, les débuts du fascisme, le rapprochement avec l'Allemagne et les lois raciales – distincts et ponctuels dans la carrière de Mussolini. Mais il est notable que pendant toute la période qui va de la marche sur Rome à la guerre d'Éthiopie, *ebreo* ne fait pas partie du vocabulaire usuel de Mussolini.

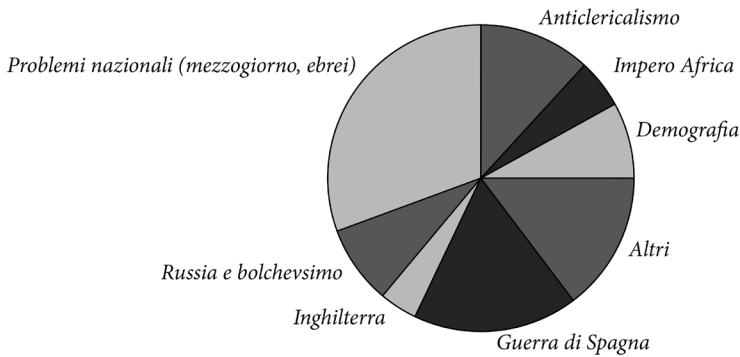
29. Nous avons également mené ce même type d'analyse sur des termes synonymes comme *semita*, *semitico*, *giudeo* mais le trop faible nombre d'occurrences rend l'analyse statistique et textométrique peu pertinente.

Figure 7. Analyse textométrique (scores de spécificité) de ebreo



Nous pouvons maintenant analyser les thèmes statistiques dans lesquels le mot *ebreo* prend une importance significative (voir la fig. 8), pour comprendre s'ils sont plutôt centrés sur la dimension biologique ou sur la dimension spirituelle de la race. On constate, sans grande surprise, que *ebreo* est surreprésenté, d'une part, dans le thème *demografia* que l'on peut rattacher au racisme biologique et, d'autre part, et assez logiquement, dans les thèmes qui relèvent de l'administration et de la législation du régime fasciste, notamment à partir de la mise en place des lois raciales. Mais on note qu'*ebreo* est également très présent dans d'autres thèmes, plus inattendus.

Figure 8. Analyse statistique de l'importance de ebreo dans les thèmes



En premier lieu, *ebreo* est surreprésenté dans le thème « anticléricalisme » qui, chronologiquement, se déploie surtout dans la production de jeunesse de Mussolini. L'analyse statistique identifie là un des points soulevés par Giorgio Fabre dans sa monographie, à savoir la racine précoce, de matrice culturelle, influencée autant par la lecture d'un Nietzsche que par celle d'un Carducci, de l'antisémitisme antichrétien. Mussolini tient, en effet, dans ses années de jeunesse, un discours très dur contre la morale judéo-chrétienne. Si l'on s'intéresse de plus près aux occurrences en contexte de *ebreo* avant la Première Guerre mondiale, on remarque effectivement que Mussolini en fait usage principalement dans les textes où il résume et analyse la pensée de Nietzsche (notamment dans son article de 1908 « La filosofia della forza » ou dans *Il*

Trentino visto da un socialista) en mettant en avant une conception particulière du rôle des races, un mépris certain pour la « race juive », la race des faibles et des dominés qui a réussi à prendre sa revanche sur la « race des seigneurs », sur le peuple romain et païen. Il faut toutefois bien voir que l'anticléricalisme de Mussolini est, à l'époque, d'une violence et d'une virulence sans commune mesure avec son antisémitisme. Et d'ailleurs, dans les textes de cette époque, le Juif ne désigne pas systématiquement l'ennemi, il peut être la victime. C'est notamment le cas dans des articles violemment anticléricaux écrits pendant le séjour à Trente en 1909 dans lesquels les Juifs sont présentés comme des victimes du christianisme³⁰. Ce qu'il nous intéresse de souligner, c'est que même lorsque le Juif désigne l'ennemi dans les textes de ce thème, le discours de Mussolini n'est pas racial, il est religieux, et il englobe aussi bien les chrétiens que les Juifs : c'est la religion et la morale judéo-chrétienne qui sont ici visées, non pas une race biologiquement définie.

Ebreo est également surreprésenté dans un thème intitulé *Russia e bolscevismo* et on retrouve ici un leitmotiv de la propagande antisémite et antibolchevique, particulièrement active après ce que Mussolini considère comme la trahison russe de Brest-Litovsk et pendant tout le *biennio rosso*, où le communiste (juif) incarne véritablement l'ennemi du peuple italien. Cet antisémitisme est formulé dans des termes beaucoup plus durs, mais il est d'une nature complexe, dans ses origines comme dans ses nuances, si bien qu'il semble difficile de le rattacher au racisme biologique et aux théories de la race. Le Juif est ici un ennemi politique, et c'est uniquement la politique qui en fait un ennemi. Il était d'abord le représentant de la ploutocratie et de la finance ; il est devenu ensuite le représentant du bolchevisme à abattre. Et d'ailleurs, à cette époque, Mussolini, qui revendique officiellement son antibolchevisme, refuse haut et fort d'être compté au rang des antisémites. Le 19 octobre 1920, dans un article intitulé « Ebrei, bolscevismo e sionismo italiano » publié dans *Il Popolo d'Italia*, il déclare : « Il bolscevismo non è, come si crede, un fenomeno ebraico » ; et il ajoute que le bolchevisme « invece di essere la 'terra promessa' per gli ebrei, è invece la loro rovina totale »³¹. Mussolini constate – à partir du cas spécifique de la Hongrie – que les Juifs payent au prix fort d'un antisémitisme général et diffus l'adhésion au bolchevisme de « alcuni dei loro correligionari » (« de certains de leurs coreligionnaires »). Et passant ensuite au cas de l'Italie, il déclare :

L'Italia non conosce l'antisemitismo e crediamo che non lo conoscerà mai. [...] Speriamo che gli ebrei italiani continueranno ad essere abbastanza intelligenti, per non suscitare l'antisemitismo nell'unico paese dove non c'era mai stato³².

Enfin, le thème dans lequel *ebreo* est le plus représenté est celui que nous avons intitulé *Problemi nazionali (Mezzogiorno, Ebrei)*. C'est un thème, de prime abord, très surprenant, en ce qu'il associe statistiquement deux problématiques – la question

30. Par exemple, dans l'article « I 'teneri' agnellini » publié le 4 juin 1909 dans *Il Popolo*, le clergé de Trente est décrit comme descendant de ces chrétiens qui « sacrificèrent des dizaines de juifs innocents » (MUS-SOLINI Benito, *Opera Omnia, op. cit.*, vol. 2, p. 139).

31. « Le bolchevisme n'est pas, contrairement à ce que l'on croit, un phénomène juif ; [...] loin d'être la 'terre promise' des Juifs, il est leur ruine totale », MUSSOLINI Benito, *Opera Omnia, op. cit.*, vol. 15, p. 269-271.

32. « L'Italie ne connaît pas l'antisémitisme et nous croyons qu'elle ne le connaîtra jamais. [...] Nous espérons que les Juifs italiens continueront à être suffisamment intelligents pour ne pas susciter l'antisémitisme dans le seul pays où il n'y en a jamais eu », *ibid.*

méridionale et la question juive – qui, dans les textes de Mussolini, sont rarement traitées ensemble, et que l'analyse classique ou textométrique de l'œuvre de Mussolini ne nous aurait donc pas amenés à rapprocher l'une de l'autre. Mais la statistique nous révèle clairement que Mussolini utilise les mêmes mots pour parler de ces deux questions, à des périodes pourtant différentes de sa vie et de sa carrière. Or cette proximité lexicale est particulièrement frappante quand on considère que depuis les années 1890, dans le sillage des travaux de Niceforo, on assiste en Italie à un phénomène de *razzizzazione* de la question méridionale. On peut se demander dans quelle mesure, même à distance de plusieurs années, le discours positiviste sur l'Italien du Sud et le discours sur le Juif ne viennent pas se superposer dans la langue de Mussolini, reprenant la même logique et la même rhétorique de l'infériorisation, voire de l'exclusion de l'Autre – à l'intérieur même du pays. Ici, davantage que dans les autres thèmes que nous venons d'analyser, nous retrouvons la dimension raciale et biologique de la question juive. Et le fait qu'un des autres mots surreprésentés dans le thème *Problemi nazionali* soit précisément le mot *razzismo* vient conforter cette hypothèse : c'est peut-être le *razzismo* qui est le dénominateur commun entre la question méridionale et la question juive en Italie.

Cette analyse des différents thèmes dans lesquels *ebreo*³³ est surreprésenté nous permet de dire que l'antisémitisme de Mussolini n'est pas fondé de manière monolithique sur une définition biologique de la race. Si la dimension biologique des usages de *ebreo* est bien présente – au sein des thèmes *demografia* et *problemi nazionali* ainsi que dans les thèmes administratifs et législatifs – elle n'exclut pas une dimension plus spirituelle et culturelle comme on l'a vu en particulier avec le thème *anticlericalismo*, ou plus politique, comme dans *Russia e bolscevismo*.

III. Conclusion

En conclusion nous pouvons affirmer que le lexique de la race et de l'antisémitisme n'est pas, chez Mussolini, un lexique d'emprunt – au pangermanisme ou au nazisme – ni un lexique tardif qui ne se serait déployé qu'à partir de 1936 ou 1938. C'est un lexique qui s'inscrit dans la durée, qui se déploie dans des sphères très éloignées, autant chronologiquement que thématiquement, de la production mussolinienne. Le lexique de la race se sédimente dans le temps, et intègre pleinement le lexique politique de Mussolini. Il s'agit d'un lexique manifestement hybride, non seulement dans ses origines et ses sources – au sens où il se nourrit d'influences culturelles et scientifiques, d'expériences politiques et personnelles très diverses – mais également dans ses usages – au sens où il est employé dans les textes littéraires et culturels, dans les

33. Nous avons également mené l'analyse pour le terme *ariano* et nous sommes parvenus aux mêmes conclusions. *Ariano* se retrouve en effet à la fois dans des thèmes qui relèvent du discours biologique comme *donne e famiglia* ; dans des thèmes qui relèvent plus strictement du traitement politique, administratif et législatif de la question raciale dans le régime totalitaire, tels que *consiglio dei ministri* et *riunioni e consiglio dei ministri* ; dans le thème *italiani e stranieri* qui se rattache à un discours plus proche du racisme spirituel ; mais aussi dans un thème de la propagande guerrière, le thème *impero Africa*. Comme pour *ebreo*, la répartition thématique de *ariano* nous montre bien à quel point, dans le discours de Mussolini sur la race, la dimension biologique et la dimension spirituelle sont étroitement mêlées.

discours politiques, dans les textes de l'administration, mais aussi dans les articles et discours de propagande guerrière.

C'est d'ailleurs sur ce tout dernier point que réside pour nous le chantier de travail le plus intéressant. Dans les répartitions thématiques des différents mots de la race que nous avons étudiés – *razza*, *stirpe*, *ebreo* – les thèmes qui ont trait à la guerre comme *Impero Africa*, *Trieste*, *Irredentismo e razza*, *Italiani e stranieri* ou encore *Guerra di Spagna*, *Guerra di Etiopia* et *Germania in guerra* apparaissent systématiquement. Leur surreprésentation dans les thèmes guerriers constitue ainsi le véritable dénominateur commun de ces différents termes. Le lexique de la race est manifestement un lexique de mobilisation en temps de guerre, un lexique de propagande guerrière et c'est peut-être davantage sur cette piste-là que sur celle de la séparation, souvent peu étanche, entre racisme biologique et racisme spirituel, qu'il pourrait être intéressant de poursuivre nos analyses.

Table des matières

Préface

<i>Singulière Italie</i> Frédéric BRAHAMI.....	9
---	---

Introduction

<i>Pour une étude la pensée de la race en Italie. De l'âge romantique à la période fasciste</i> Aurélien ARAMINI et Elena BOVO.....	13
--	----

Première partie : Aux origines de la pensée de la race en Italie. Littérature, philologie et anthropologie

1 <i>Corinne ou l'Italie de Germaine de Staël. Les impasses de la rencontre culturelle et amoureuse entre les « nations » dans l'Europe du XIX^e siècle</i> ENZO NEPPI.....	23
2 <i>Gaspere Gorresio : de la recherche de l'origine à la (re)découverte de l'identité aryenne</i> Aurélien ARAMINI.....	39
3 « <i>Les sublimes idéaux de notre race</i> » : Carducci et le mythe aryen Laura FOURNIER-FINOCCHIARIO.....	57
4 <i>Racisme et idéologie du progrès. Cesare Lombroso, disciple infidèle de Paolo Marzolo ?</i> Elena BOVO	73

Deuxième partie : L'anthropologie criminelle. Cartographie du racialisme à l'italienne

5 <i>Le début de la pensée raciste de Lombroso (1860-1871)</i> Silviano MONTALDO.....	85
6 « <i>Costrutto diversamente dagli altri</i> » : criminalité, atavisme et race chez Lombroso Xavier TABET.....	101

7	<i>Le racisme antiméridional entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle</i> Ernesto DE CRISTOFARO	121
8	<i>Colères, maladresses et races maudites : La naissance de l'antiracisme dans l'Italie postunitaire</i> Maria Teresa MILICIA	131

Troisième partie : De l'anthropologie criminelle aux discours fascistes

9	<i>Une voie régionale à la race ? Romagne et Romagnols entre la fin du XIX^e siècle et le fascisme</i> Massimo BAIONI.....	151
10	<i>Mussolini et les mots de la race</i> Antonin GUILLOUX, Stéphanie LANFRANCHI et Élise VARCIN.....	169
11	<i>Entre « infortune » et « fortune » de l'antisémitisme français dans l'antisémitisme fasciste. L'image de la France dans La difesa della razza</i> Francesco GERMINARIO.....	185
12	<i>La construction de l'identité et de l'altérité coloniale et raciale dans l'école italienne</i> Gianluca GABRIELLI.....	199

Quatrième partie : Documents

13	<i>Un échange inédit entre Gobineau et Gorresio. « Orientalistes mutanda mutandis »</i> Aurélien ARAMINI	215
14	<i>Giuseppe Musolino. Un « héros du mal » étudié par Cesare Lombroso</i> Aurélien ARAMINI	221
15	<i>Le dernier brigand. Giuseppe Musolino</i> Cesare LOMBROSO	229

Bibliographie générale	239
-------------------------------------	-----

Index	263
--------------------	-----

Ont collaboré à l'ouvrage	267
--	-----

Table des figures	273
--------------------------------	-----

Imprimerie Messages
111, rue Nicolas Vauquelin – 31100 Toulouse
Dépôt légal : deuxième trimestre 2018
Imprimé en France

L'importance de la pensée italienne de la race a été longtemps sous-estimée. Cependant, en Italie autant qu'en France ou en Allemagne, nombre d'œuvres littéraires ou de discours scientifiques mobilisent le concept de race dans une perspective aussi bien théorique que politique. Des premières décennies du XIX^e siècle à la période fasciste, trois moments – philologie romantique, anthropologie positiviste et idéologie fasciste – constituent les jalons d'une archéologie de la pensée italienne de la « race » dont l'étude révèle un usage spécifique qui engage non seulement le rapport que la Péninsule entretient avec l'*autre* mais aussi le rapport qu'elle entretient avec elle-même.

Elena Bovo est maître de conférences en littérature et civilisation italiennes à l'université de Franche-Comté. Docteur en philosophie, Aurélien Aramini est chercheur associé au laboratoire « Logiques de l'agir » de l'université de Franche-Comté.



Archives de l'imaginaire social 5



Prix : 20 € TTC

mshe

MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME
ET DE L'ENVIRONNEMENT
CLAUDE NICOLAS LEDOUX—USR 3124



Presses
universitaires
de Franche-Comté

ISBN : 978-2-84867-621-0

ISSN : 2490-7545